

Maintenant que Georges Dor...

André Gaulin

Numéro 123, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (2001). Maintenant que Georges Dor.... *Québec français*, (123), 82–83.



André Gaulin

*Ce que j'en dis, c'est pour conter / L'histoire de leur servitude
Et pour enfin me révolter / Contre la peur et la quiétude...*

LES ANCÊTRES

Maintenant que Georges Dor...

Maintenant que Georges Dor a franchi son Achéron, cette rivière Manicouagan qu'il a si hautement chantée, nous continuons d'enterrer les poètes qui ont fait nos rêves, nous ajoutons un nom de plus à la liste de ceux et celles qui, chantres lyriques d'un pays et d'un espace, n'auront pas vu cette terre « prévu(e) pour l'an 2000 » selon l'expression de Claude Gauthier, son contemporain qui avait signé « Le Grand six pieds ». En pensant à Pauline Julien, Yves Albert, Félix Leclerc, Jacques Ferron, Raoul Roy, Marie Uguay, Gaston Miron, Gerry Boulet, Gérald Godin, Doris Lussier, Geneviève Amyot, Gaston Mandeville, Jacques Labrecque, Jacques Blanchet, Dédé Fortin et combien d'autres encore, nous pourrions reprendre précisément cette chanson de Georges Dor : « Où êtes-vous ceux que j'aimais / Que je ne reverrai jamais / Qu'il doit être long votre hiver / Avec le temps, on s'habitue / On oublie les amis perdus / Mais un beau jour ça nous revient / (refrain) Les noms, le jour et l'heure!° Et les chansons que nous chantions en chœur » (« Ceux que j'aimais »).

Ce poème sonorisé figure d'ailleurs sur le microsillon *Fidélité* qui rend hommage et mémoire à celles et ceux qui ont façonné notre culture et notre paysage. Car il n'y a pas de pays sans paysages y compris et surtout celui de la première enfance. Et pour lui, Georges Dor, cet immémorial « pays natal », c'était Saint-Germain et ses grandes plaines à la hauteur de Drummondville, sa vie paysanne difficile et courageuse qu'a rendue, avec un réalisme ému, Jean-Noël Pontbriand, un poète co-villageois, dans son prenant recueil *Éphémérides*. L'écrivain Georges Dor qui devait passer une bonne partie de sa vie à Longueuil était d'abord un homme de la ruralité, fier, au langage élégant, aux traits émaciés du paysan, un homme de l'arrière-pays, qui devait se souvenir de cette lignée de faiseurs de terre dont il était issu et qu'il a décrit avec élégance des vers et précision dans cette chanson toute ciselée des « Ancêtres » : « Je les revois grandeur nature / Enlacés pour danser la gigue / Et les croix de leur signature / Me font signe de leur fatigue... ». En écrivant ceci, Georges Dor rejoint « le noir analphabète » dont parle

Gaston Miron dans le poème « Séquences », s'y rappelant son grand-père qui lui avait confié un jour que ne pas savoir lire et écrire, c'était comme vivre dans l'angoisse de la nuit...

Fidélité, donc, du poète à cette réalité frustrée, mais aussi témoignage d'une vie plus simple, moins gâtée par l'esprit de consommation, vie ancienne qui frôlait le bonheur tel qu'évoqué dans la chanson « Pépère Moïse, mémère Agnès », monde ovoïde de la parenté qui venait jusque des États redonner corps et âme à une suite du monde menacée : « Et puis le bal se continue / Sur le prélat ciré du salon / Avec les mon-oncles, les ma-tantes / Qui dansent au son du violon / Ça vous fait tout un happening / Comme on en verra plus jamais ». Chantant ainsi cette vie en-allée, le chansonnier-poète refaisait sonorement une peinture de Massicotte ! Car vivait au fond de lui une enfance où, les ormes, ces grands arbres sentinelles selon l'expression de Marie-Victorin, continuaient de marquer le territoire tout en lui offrant ces grands bras embrassant l'horizon : « Ormes d'hier et d'aujourd'hui / Ormes du jour et de la nuit / Debout avant l'aurore / Ormes du soir et du matin / Ormes d'écorce et de satin / De vent et de feuillage / Vous habitez nos paysages / Et vous marquez notre destin » (« Mes ormes dans la pluie »).

Nous nous souvenons peut-être moins de toutes ces chansons que « La Manic » a occultées dans nos mémoires et pourtant, il s'en trouve de très belles et chantantes. Ainsi dans « Je choisis de t'aimer » à sa femme, car Georges Dor était un grand amoureux, le rythme de valse emporte la chanson, en déroute pour ainsi dire le texte, nous rendant curieux de la suite des mots. On comprendra mieux ce procédé en se référant à cet autre poème sonorisé beaucoup plus connu de « La boîte à chansons » dont certains ont oublié même qu'il était de lui tellement on se l'est approprié. D'autres textes gagneraient par ailleurs à être réécoutés comme son « Aimé Grondin » qui est à Dor ce que « Mon vieux François » est à Lawrence Lepage. Cette dernière chanson est tirée du microsillon *Maudit pays* dont la pochette comporte la représentation d'une huile

remarquable de Gabriel Constant sur l'hiver, le recueil en reprenant même le titre qui devient aussi la première poésie des neuf textes de l'album : « Maudit pays / Maudit pays que l'on chante en disant « mon pays » / Comme si c'était vrai / Par la force de l'habitude / Au fond de notre solitude ».

Avec ce texte, avec celui des « Ancêtres », on comprend mieux, sans nécessairement la partager de la même manière, cette exigence que Dor manifestait dans ses derniers écrits envers la qualité de notre langue et langage, lui qui déplorait d'abondance un manque évident de fierté des nôtres pour mieux parler et s'exprimer. De cette qualité, en tout cas, son œuvre chansonnrière témoigne, car il a donné à la chanson québécoise de très beaux poèmes sonorisés dont plusieurs nous collent encore subliminalement à la mémoire comme ce refrain presque issu de la musique d'un carroussel : « Petits enfants, dans vos yeux clairs / Passe le monde à l'endroit, à l'envers » (« L'envers et l'endroit »). Ce refrain illustre bien les airs réussis et valorisés alors par les arrangements de François Cousineau, Pierre Brabant, Jean-Claude Tremblay ou Luc Arsenault.

Bien sûr, c'est surtout par sa chanson « La Manic », sorte de boléro du nord québécois, que Georges Dor s'est illustré. Et à juste titre, car cette chanson sans refrain, étonnamment populaire pour une chanson sans rengaine, est réflexive et en quelque sorte parabolique du Québec qui se faisait et que Vigneault rendait autrement dans « Fer et Titane ». C'est comme si en chantant la Côte-Nord longtemps hors de la carte et sans route autre que maritime, le Québec de la Révolution tranquille commençait de refaire la géographie d'un pays qui aspirait à sa libération. Cette « Manic », qui n'a guère vieilli, du jour au lendemain, devenait un tube pour la radio. Mais d'où originait donc son succès au point que Raymond Lévesque, humoristiquement, faisait lui-même une chanson titrée « J'me cherche un barrage » ? Nul doute le fait que le texte répondait à l'horizon d'attente d'une « province » qui faisait chanter à Vigneault, plus particulièrement par la magnifique interpré-

tation de Jacques Labrecque : « Quand je m'arrête de turluter / Je revire un bordi-bordagne / Je mets la ville dans la campagne / Puis Tit-Jean prend son violon / Que la province trousse son jupon » (« Jos Monferrand ») ! Mais le phénomène de cette « ville dans la campagne » qui décrit si bien ces dizaines de jeunes poètes de la campagne qui venaient chanter la ville – Claude Gauthier, Tex Lecor, Clémence DesRochers, Georges Dor... – et ces autres jeunes poètes de la ville qui allaient chanter la campagne et la mer – Pierre Calvé, Hervé Brousseau, Pierre Létourneau – ne suffit pas à expliquer la percée populaire de « La Manic ».

Il faut sans doute y ajouter la nostalgie qui voile la chanson « La Manic » et qui va chercher en nous cette part de songerie des interminables hivers, des espaces à susciter l'épouvante, plus particulièrement cette absence précise de l'homme amené ailleurs par la longue pratique des chantiers et du cabotage. Ce recours à l'histoire sociale que « La Manic » illustre bien devient plus évident encore quand le poète Dor se réfère aux villes des trois gouvernements anciens, Québec, Trois-Rivières et Montréal. C'est l'une des premières fois que le nom de ces villes peut devenir poétique dans un texte qui se veut littéraire même

si Montréal y est décrite en « rues sales et transversales » de son exploitation séculaire. Avec Georges Dor, Vigneault et les autres – et préalablement Félix Leclerc –, on quitte l'exil de **seulement la chanson des autres** pour nommer **désormais** un espace enfoncé dans la durée. En outre, il faut le dire, « La Manic » constitue une belle chanson d'amour, émouvante et naïve, dans une poésie qui parle au petit monde connaisseur de son « histoire sainte » qu'elle confond facilement avec son long calvaire : « Nous autres on fait les fanfars / À cœur de jour / Mais on est tous des bons larrons / Cloués à leurs amours ». Enfin, « La Manic » s'inscrit tout entière sous le thème de l'ennui, l'ennui mutuel, celui de la femme « seule, seule » (« Ah ! que l'hiver... » de Vigneault) et celui des hommes de chantier qui triment tout le jour et « jouent de l'accordéon / Pour passer le temps quand y est trop long », l'ennui communautaire et collectif dans un pays aliéné qui faisait dire à Nelligan dans « Soirs d'hiver » ou à Calvé repris par Charlebois l'ennui insidieux de « la ville grise de presque Amérique ». Enfin, on le sait, le barrage de la Manicouagan, c'était un travail colossal, de haute technologie, fait ici, en français, par des ingénieurs québécois. C'était en quelque sorte la fin de la distribution du « pe-

tit pain », comme on le voit dans le film *Mon oncle Antoine*, par les **foremen** des nombreuses raisons sociales anglo-saxonnes qui possédaient 70 % de la richesse montréalaise et québécoise.

Maintenant que Georges dort et que nous l'accompagnons au rythme de ses chansons dans une terre qui n'est pas encore souverainement la nôtre, promettons-nous de lutter contre tout ce qui nous infirme. Notre poésie ou verbe se fait chair mais elle a comme dans la vie ses avorteurs qui ont des noms précis. Levons-nous, tendons la main à celles et ceux que notre longue marche de libération a fatigués. Comme Gaston Miron le dit à propos du pays québécois dans son poème « Héritage de la tristesse », l'un de ceux qu'il a le plus travaillé : « les vents qui changez les sorts de place la nuit / vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires / vents telluriques, vents de l'âme, vents universels / vents ameutez-vous, et de vos bras de fleuve ensemble / enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui la chaleur / et la profuse lumière des sillages d'hirondelles ».

Georges Doré des grands ormes de la plaine de Saint-Germain, **Georges Dor** du Longueuil des amélanchiers de Jacques Ferron, merci et au revoir.

MAGIQUE! INTERESSANT! PASSIONNANT! INSTRUCTIF!
ÉDUCATIF! SCIENTIFIQUE! ROMANESQUE!

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

L'univers fascinant du livre



La revue d'histoire du Québec **Cap-aux-Diamants** consacre son édition automnale à l'univers fascinant du livre. Vous pourrez lire des textes sur les bibliothèques (entre censure et culture), l'essor de l'édition littéraire au XX^e siècle, l'imprimerie, la reliure, la Bibliothèque nationale, de même que l'état de la recherche sur l'histoire de l'imprimé.

En exclusivité! Une entrevue avec Lise Bissonnette, directrice de la Grande Bibliothèque du Québec.

Explorez la fascinante histoire du livre avec **Cap-aux-Diamants!**

Maintenant en kiosque.

(418) 656-5040 ❖ revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca